

Légendes du pays

ALEX GAGNON, *Les métamorphoses de la grandeur. Imaginaire social et célébrité au Québec (de Louis Cyr à Dédé Fortin)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Socius, 2020, 582 pages

Jacques Cardinal

Volume 15, numéro 3, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cardinal, J. (2021). Compte rendu de [Légendes du pays / ALEX GAGNON, *Les métamorphoses de la grandeur. Imaginaire social et célébrité au Québec (de Louis Cyr à Dédé Fortin)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Socius, 2020, 582 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(3), 17-18.

Légendes du pays

Jacques Cardinal

Professeur honoraire, Département de littératures et langues du monde,
Université de Montréal

ALEX GAGNON

LES MÉTAMORPHOSES DE LA GRANDEUR. IMAGINAIRE SOCIAL ET CÉLÉBRITÉ AU QUÉBEC (DE LOUIS CYR À DÉDÉ FORTIN)

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Socius, 2020, 582 pages

Dans cette excellente étude d'histoire culturelle, de l'imaginaire social, Alex Gagnon, propose une analyse approfondie du discours de la grandeur telle qu'elle a pu se construire chez trois «personnages» qui ont marqué le Québec au cours des dernières décennies: le pilote Robert Piché, le chanteur Dédé Fortin et l'homme fort Louis Cyr (je ne traiterai pas de la 4^e partie consacrée à la criminelle anglo-canadienne K. Homolka). La grandeur, contrairement à la célébrité qui ne résulte que de l'exposition médiatique, désigne ici une qualité normative, morale, par laquelle un sujet s'élève au-dessus du commun. Puisant dans un vaste corpus transmédiatique (journaux, livres, documents télévisuels, films), l'auteur parvient à expliciter avec rigueur la mise en récit, la légende, que produit le discours social sur chacun de ces personnages.

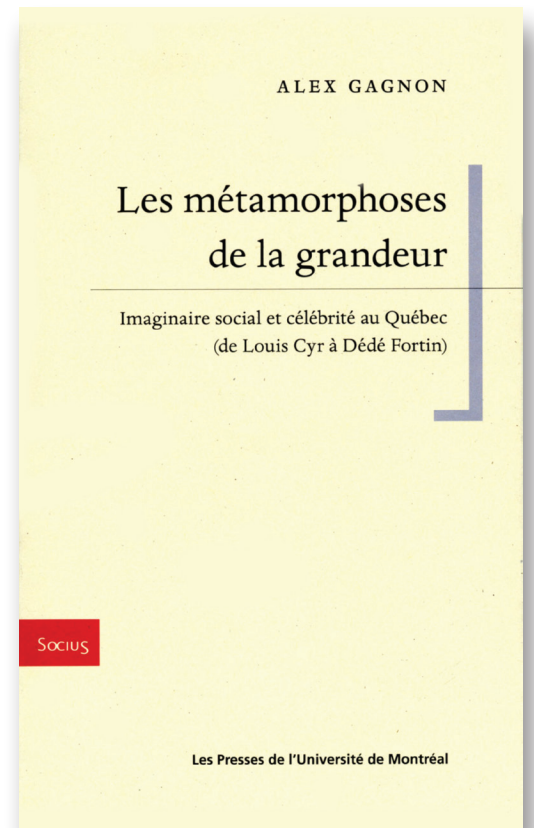
On se souvient probablement de l'exploit héroïque du commandant Piché qui, au mois d'août 2001, parvint, à la suite d'une panne, à faire planer puis atterrir son avion sur une piste de l'île de Terceira dans les Açores, sauvant ainsi la vie de quelque 300 passagers. Or, comme le montre A. Gagnon, la mise en récit par les médias de cet exploit se fera en deux temps. Avant la révélation de son passé carcéral où le commandant Piché apparaît comme un héros ordinaire, dont l'éthos se caractérise par la modestie, la simplicité, l'humilité, le flegme; puis, après la révélation de son crime (pour contrebande de cannabis), où il est décrit aussi comme un être sur la voie de la rédemption, dès lors que c'est dans l'épreuve – l'enfer carcéral – qu'il puisera la force nécessaire pour expier sa faute en sauvant des vies. Le commandant Piché incarnerait ainsi un héros chez qui se nouent l'ordinaire et l'extraordinaire, conforme en cela à une époque qui valorise la vie ordinaire, sinon l'individu abstrait de la pensée (néo)libérale. Ce qui n'est pas sans paradoxe, considérant qu'il occupe ainsi, en même temps, le lieu de l'individuel et du collectif. Sur ce plan, la démonstration proposée par l'auteur est remarquable, par-

courant dans tous ses méandres les discours qui alimentent cette mise en récit identitaire du commandant Piché.

Je retiens notamment de cette analyse la mise en relief d'un discours chrétien (miracle, faute, expiation, rachat, rédemption, charité, humilité, etc.) par lequel est construite cette histoire, cette identité. Faut-il s'en étonner considérant que le héros ordinaire extraordinaire n'est pas sans rapport avec le Christ de l'humilité? Comme l'a bien montré Erich Auerbach (*Mimésis*), le Christ de l'humilité donne forme au discours du *sermo humilis* qui unit l'humilité et le sublime, l'humilité et la grandeur (comme le propose aussi l'hagiographie ou la légende des saints). De ce point de vue, ce qui percole dans le discours social québécois, plus ou moins consciemment selon les cas, les générations, et malgré la sécularisation de la société, ne trouve-t-il pas sa source dans les profondeurs de la culture chrétienne? Le commandant Piché apparaît alors comme celui qui chemine du mal (il a connu l'enfer en prison) au bien grâce à la gouverne providentielle de Dieu. L'histoire culturelle du Québec demeure à cet égard bien ancrée encore dans le discours chrétien. Cela n'est peut-être pas sans incidence d'ailleurs sur notre façon de construire, en partie du moins, notre lien social.

Vue sous cet angle, l'histoire du commandant Piché n'illustre-t-elle pas aussi la nécessité de fonder le lien social non sur une citoyenneté abstraite, mais sur l'échange en tant que relation marquée par la solidarité?

Dans son analyse, A. Gagnon convoque avec pertinence la question du don et du contre-don afin d'expliciter l'économie morale de l'admiration qui se manifeste envers le commandant Piché: celui-ci ayant fait don en sauvant des vies et en donnant réconfort par son exemple (celui qui a chuté a su se relever), des citoyens, par contre-don, lui vouent dès lors reconnaissance et admiration, ce qui le protégerait notamment d'une certaine mauvaise presse. Or, par-delà la valeur circonstancielle de cet échange, il me semble bien que s'y révèle aussi une économie du don plus ancienne, plus fondamentale, où le don permet de fonder le lien social sur la solidarité. Comme a pu en faire état Jacques T. Godbout dans *L'esprit du don* (1995), nos sociétés libérales, marchandes,



individualistes, atomisées, ont pu maintenir malgré cela un rapport au don caractérisé par le fait qu'il sert d'abord à nouer des relations. Vue sous cet angle, l'histoire du commandant Piché n'illustre-t-elle pas aussi la nécessité de fonder le lien social non sur une citoyenneté abstraite, mais sur l'échange en tant que relation marquée par la solidarité? L'histoire de la nation québécoise serait en cela travaillée par d'autres nécessités anthropologiques ou exigences symboliques, lesquelles s'opposent à la déliaison sociale, source de toutes les violences. D'ailleurs, ce lien social fondé sur la relation solidaire – pour ainsi dire sublimé en la personne du commandant Piché – m'apparaît à l'opposé de la vie en prison telle que la présente le film (de S. Archambault, *Piché entre ciel et terre*, 2010) où, par la tyrannie d'une sorte de père de la horde primitive, domine la violence (en particulier, sexuelle). Le commandant Piché n'incarnerait-il pas ainsi celui qui, ayant vaincu cette violence, refonde la nation québécoise sur le bien commun, la solidarité?

Dans la seconde partie de l'ouvrage, consacrée au chanteur des Colocs, Dédé Fortin, l'auteur dessine d'abord, tel qu'il émane de l'imaginaire social, un portrait précis de ce personnage à la fois festif (par sa musique), juvénile, populaire (par son usage notamment de la langue et de ses origines familiales, sociales, régionales), engagé (contre les injustices sociales et pour la souveraineté du Québec) et authentique (conformément à l'éthos de l'humilité, de la simplicité, de son engagement artistique sans compromis, du propos de ses chansons). L'image du chanteur se modifie cependant avec la parution de son dernier

suite à la page 18



Les métamorphoses...

suite de la page 17

album, *Dehors novembre* (1997), alors qu'il apparaît comme un être double, à la fois ordinaire (par son ancrage dans le monde populaire) et extraordinaire (par son côté poète tourmenté), favorisant en cela l'avènement d'une certaine consécration de la grandeur à la québécoise. Or, comme l'analyse judicieusement A. Gagnon, son image, son statut, dans le discours médiatique change profondément à la suite de son suicide le 8 mai 2000, puisqu'il sera alors largement associé à la figure romantique du génie malheureux. Selon ce discours ou ce mythe de la malédiction littéraire, Dédé Fortin serait grand par sa souffrance, son malheur, ses démons intérieurs qui nourrissent sa création et le condamne à un destin tragique. Sa mort va ainsi s'avérer d'une certaine façon glorieuse en tant que reflet de son génie et de son appartenance à la confrérie romantique des poètes maudits. Quant aux causes de cette souffrance, de ce suicide, certains évoquent un mal moral, une détresse de l'âme, une quête de l'absolu. Le film de Jean-Philippe Duval (*Dédé à travers les brumes*, 2009) évoque plutôt une série de pertes ou de deuils: la mort de son ami Napoli, l'échec référendaire de 1995 et l'échec amoureux. Là encore, souligne l'auteur, l'économie morale du don (l'œuvre et le sacrifice de Dédé) et du contre-don (la culpabilité qui engendre l'admiration), favorise la reconnaissance de la grandeur de l'artiste, comme le montrent, au fil des ans, tous les hommages qui lui auront été rendus.

Sur le plan de l'image politique de Dédé Fortin, il se dégage de sa consécration au moins deux tendances: l'une, où l'on associe son engagement et son malheur à la question de l'aliénation nationale (Loco Locass, le cinéaste Duval et Annick Lefebvre dans sa pièce *ColoniséEs*, en 2019); l'autre, qui fait de l'artiste et de son groupe l'incarnation d'un Québec ouvert, pluriel, métissé, multiculturel et harmonieux, comme on peut le lire dans les journaux, dont deux articles parus dans *La Presse* du 12 et 13 mai 2000 (cf. p. 226). Or, considérant le fait que l'auteur pratique ici avec rigueur et minutie l'analyse du discours, on peut s'étonner qu'il n'ait pas cru nécessaire d'expliquer le discours – l'ancrage idéologique, sinon théorique – de ceux qui défendent cette image multiculturelle de Dédé Fortin et des Colocs. L'analyste du discours ne pose-t-il pas notamment la question: qui parle? Qui sera surpris de constater que *La Presse* – journal réputé fédéraliste – mette en valeur une image multiculturelle des Colocs? Les journalistes de *La Presse* qui présentent ainsi les choses ne sont pas nommés. L'analyse du discours aurait permis d'expliquer ici le filtre idéologique qui structure le discours sur la question nationale au Québec. L'analyse que propose l'auteur laisse cependant dans l'ombre cette strate de discours et ses enjeux sur le plan de la représentation et du pouvoir. De ce point de vue, le récit médiatique de la quête de l'absolu et de la malédiction litté-

raire entourant Dédé Fortin ne serait-il pas qu'une autre façon de refouler la question politique? Rappelons-nous la dernière strophe de la dernière chanson (*La comète*) que le chanteur composa peu de temps avant sa mort, laquelle résonne alors comme une parole testamentaire: *Condamné par le doute, immobile et craintif, / Je suis comme mon peuple, indécis et rêveur, / Je parle à qui le veut de mon pays fictif / Le cœur plein de vertige et rongé par la peur* (p. 198). Dédé Fortin n'est-il pas un lecteur, sinon un héritier, d'Hubert Aquin et de Victor-Lévy Beaulieu?

La question nationale se pose d'ailleurs plus explicitement dans le cas de la formation du légendaire de Louis Cyr (1863-1912), celui que l'on

surnomma le «Samson canadien». Déjà, de son vivant, Louis Cyr, par ses exploits sportifs, est – comme le montre bien A. Gagnon par l'analyse détaillée des discours de son temps –, un héros national en ce qu'il est non seulement l'héritier de la vitalité de nos ancêtres paysans à l'époque héroïque de la colonisation, mais celui qui apparaît comme un magnifique vainqueur pour un peuple vaincu. Après sa mort, il sera aussi décrit comme l'incarnation du bon chrétien et du patriote éclairé, comme un *self-made man* libre et maître de son destin, comme celui qui a su vaincre l'humiliation et la pauvreté, c'est-à-dire surmonter un certain destin social (national?) du Canadien français (comme le propose notamment le

film de Daniel Roby, *Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde*, 2013): ce qui explique l'admiration qu'on lui porte, la reconnaissance, au fil du temps, de sa grandeur. De manière générale, Louis Cyr incarnerait cependant, selon Alex Gagnon, une nostalgie des origines, celles d'un Canada français qui n'existe plus. Mais on peut cependant

se demander si ce personnage ne suscite que de la nostalgie. N'incarne-t-il pas aussi cette trace mémorielle nécessaire par laquelle le passé révolu de la nation est malgré tout relié au présent dans un continuuel travail de réécriture? Louis Cyr s'avère en cela un lieu de mémoire qui permet à la nation de ne pas sombrer dans le présentisme et le discours d'une citoyenneté abstraite où prédominent les droits individuels.

L'auteur évoque bien souvent «l'imaginaire social» pour décrire ces trois personnages légendaires. Mais ne serait-il pas aussi pertinent de parler d'un *imaginaire national* dans la mesure où, en effet, c'est non seulement la vie en société qui est visée par ces discours, mais celle d'une communauté d'histoire, de langue et de culture qui trouve dans la symbolique de la nation sa cohésion et sa pérennité (la volonté de perdurer) et ce, notamment, par un travail de commémoration, de mise en récit? La réflexion d'Alex Gagnon sur ces personnages – si riche et fort bien documentée par ailleurs – pourrait aussi prendre explicitement en compte cette dimension du discours national. Il faut saluer la publication de ce livre d'histoire culturelle qui fait suite au non moins excellent, *La communauté du dehors. Imaginaire social et crimes célèbres au Québec, XIX^e-XX^e siècle* (PUM, «Socius», 2016). ❖

Selon ce discours ou ce mythe de la malédiction littéraire, Dédé Fortin serait grand par sa souffrance, son malheur, ses démons intérieurs qui nourrissent sa création et le condamne à un destin tragique. Dédé Fortin n'est-il pas un lecteur, sinon un héritier, d'Hubert Aquin et de Victor-Lévy Beaulieu?

Après sa mort, [Louis Cyr sera] celui qui a su vaincre l'humiliation et la pauvreté, c'est-à-dire surmonter un certain destin social (national?) du Canadien français [...] ce qui explique l'admiration qu'on lui porte, la reconnaissance, au fil du temps, de sa grandeur.

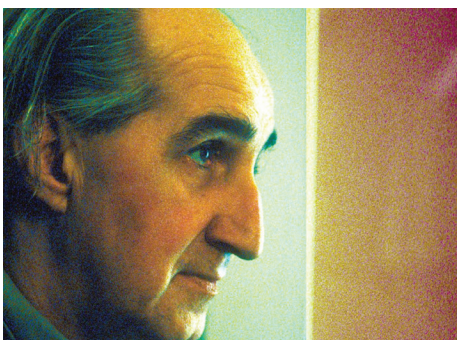


Photo: Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie

Ne manquez pas le dossier
Jacques Ferron cet automne
dans L'Action nationale